

# Le feuilleton : la chanson de Madeline : [suite]

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 13

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225755>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rayé d'un zigzag de libellules, puis, fermant de toutes parts l'horizon, les longues lignes serrées des sapins noirs, telle une armée au garde-à-vous !

Et l'on reste étendu dans l'herbe tiède et ruante. L'on repasse toutes ces choses dans son cœur, en s'éjouissant à la rondeur légère des merisiers épars, et caressant l'idée de se lever pour en dérober quelques branches, légèrement, exquivement, l'on s'endort. *B. Nicollier.*

**Philosophie d'aïeule.** — Il est joli, ce mot d'une aimable vieille dame...

Assise à ses pieds, sa très moderne petite-fille l'interroge gentiment :

— Voyons, grand-mère, tu crois vraiment que nous avons tellement changé, nous autres femmes d'aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien, mais, tiens, ma petite, quand un mari rentrait chez lui et surprenait sa femme en train de coudre un tout petit, petit vêtement, grand comme la main, c'est qu'il allait être papa... Et maintenant, c'est tout simplement qu'elle se fait une robe de soirée !



**LA CHANSON DE MADELINE** 12

Elle poussa droit à l'artiste, comme l'alouette au miroir. Hélas ! quand nous arrivâmes, le vertigineux moulin à paroles venait de s'arrêter. Il y avait foule autour de lui ; mais les merveilles qu'il débattait aux campagnardes leur faisait ouvrir de grands yeux plutôt que leur porte-monnaie. Leur nez béait de convoitise, mais elles pesaient leurs centimes.

— Ah ! maladie ! fit le bateleur, d'une voix qu'une longue expérience rendait résignée. Ces paysannes, pas moyen de les aguicher !

Mais aussitôt, d'un ton bonhomme, qui faisait contraste avec la voix de tête dont il venait de déchirer nos oreilles, il cueillit, montée sur épingle, une broche en simili, qu'il présenta délicatement à la « compagnie », avec un sourire circulaire : on eût dit un gentilhomme offrant une fleur.

— A qui la broche ? A la plus belle ! Eh, la petite brune, ne rougissez pas si l'on vous regarde ! Ne sommes-nous pas la plus jolie ? On voudrait vous dire un mot à l'oreille. Pas vrai, papa ?

Il s'était tourné vers un vieillard. — Mathusalem, Mathusalem, nous avons fait des nôtres, dans le temps ! Nous étions de verts lurons, oh, oui ! Allez, les enfants, il n'y a que ça de bon. Boulotter, s'amuser et tourner l'œil, voilà toute la vie en trois mots.

Au milieu des rires soulevés, sonnait clair le rire de Madeline. Elle avait un faible pour tous les bateleurs qui font jouer les planches sous leur talon sonore.

Remettant sur l'oreille son gigantesque tuyau de poêle, le charlatan frappa dans ses mains :

— Ah !... Et maintenant, les enfants...

Il secoua dans le vent une poignée de rubans multicolores ; et, de sa voix de tête qui grinçait dans ses oreilles comme une scie circulaire :

— Mesdames et Messieurs, la merveille des merveilles, dont la maison Robert vous fait cadeau pour le jour de vos noces, à titre de simple réclame. Oui, Messieurs, la plus grande maison de rubans du monde ! Nous sommes les fournisseurs uniques, chéris et préférés de Leurs Majestés Empereurs et Rois des Pays-Bas, Portugal, Autriche, Danemark Chypre et Jérusalem ! Tout pour rien, c'est pour la réclame. Vingt-cinq sous seulement, dix sous pour la peine et quinze pour le boniment. A qui ? A qui les rubans Robert ? Rubans de damoiseaux, pour flirter, muguer, caqueter avec sa belle, cola, cola, cocola, holà !... Robert-rubans-rubis qui rubiberont vos bécots de gars bretons de la Bretonnerie, rubans de feu, rubans d'aurore, rubans bleus de Robin ; Robinette à ses moutons. Vingt-cinq sous seulement. A qui le ruban ?

— Oh ! si je savais parler ainsi ! soupirait Madeline.

— Allons-nous en, lui répétais-je.

La crainte d'une chimérique fessée de la main de ma mère n'entraîna pour rien dans mon insistance ; mais j'appréhendais un affront ; les yeux de Madeline luisaient de convoitise, et elle me secouait sous le nez sa bourse lamentablement dégonflée.

Je voulais fuir. Sa main de fer s'agrippait à ma veste. — Pan ! la tuile dont j'avais l'épouvante, me tomba juste sur le nez !

Elle avait noué, en souriant, un ruban azur à sa chevelure flottante. Le marchand, d'un geste obséquieux, lui tendit un miroir :

— V'là, ma jolie demoiselle. Allons, du courage à la poche !

La jolie demoiselle rougit de plaisir. D'un petit ton de cabotine dans sa loge :

— André, tiens donc ce second miroir derrière ma tête, que je voie l'effet.

Elle se retourna brusquement vers moi :

— Mais qu'as-tu donc ? Ton miroir tremble comme une feuille !

Elle parlait haut, faisait des grâces, ravie de tous les regards dont nous étions le point de mire. Et la rosette d'azur, au sommet de sa tête, se mariait divinement à ses cheveux de fine lumière.

— Divinement, Mademoiselle, je n'en rabats rien ! Du courage à la poche, hem !

Maintenant, Madeline me faisais risette :

— Dis... Dédé... toi qui es si gentil... Dis...

Oh ! ce regard de chatte, tout ce joli corps fondu en caresses !... Je ne soufflais plus, abîmé dans la contemplation d'un cent d'épingles en laiton. Déjà, des rires commençaient à me siffler aux oreilles.

— Dis... André... C'est pour rien...

Je bredouillai :

— ...Pas d'argent...

Elle, d'une voix blanche :

— Tu ne veux pas m'acheter ce ruban ?

— Je n'ai pas d'argent !... Tout mon argent...

— Eh ! bien tu es un vilain, tu sais, un méchant... Ah ! que c'est donc insupportable ! Cristi de cristi !...

— Ne crie donc pas comme ça, lui soufflai-je, tout rouge. On nous regarde...

— Oui, je veux crier...

Je sentis passer sur mon visage son âcre souffle de colère. Ses yeux en étaient noirs !

— Ecoute, repris-je, je vais tout t'expliquer...

— Ah ! bien oui, m'expliquer !

Déjà, elle érigeait, face au public, son front de petite reine ; et, me regardant par dessus l'épaule :

— André, tu n'es qu'un avare !

Je rentrais sous terre, au milieu des rires de la foule, sous les lazzi du bateleur et le superbe dédain de ma déesse.

Oh ! elle n'était pas fâchée de tenir son petit effet. Du tout ! du tout !... Elle m'en voulait si peu de ses injures qu'on la vit me suivre docilement, à la recherche de ma mère. Mais moi, en grinçant des dents :

— Mon argent !... Sais-tu ce que j'en ai fait, de mon argent ?...

Elle me regardait avec la douceur de l'innocence opprimée, en se demandant sans doute pourquoi cette colère. D'ailleurs, elle n'avait plus de public.

— Mon argent, reprenais-je avec une fureur croissante, eh ! bien, mon argent...

A ce moment-là, moitié riant, moitié pleurant, ma mère nous tombait dessus :

— Mais, malheureux, moi qui vous cherche depuis une heure !...

Je montrai du doigt Madeline, et, la face pourpre :

— C'est elle, maman, c'est elle qui a tout fait !

Ce n'était guère généreux ; mais les foudres de ma mère, pour qui entendait chaque jour les sermons de Mlle Véronique, faisaient l'effet de poudre mouillée...

Maintenant, nous reprenions le chemin de

Cerniat. Notre domestique nous précédait, chassant devant lui trois petits goretts grognants, à mettre à l'engrais. Nous suivions, ma mère, placide et bienveillante comme toujours, séparant deux enfants boudeurs qui se regardaient en chanfrein. Et notre cortège n'avait rien de triomphal.

XI

Dans toutes mes heures de loisir, j'allais me vautrer avec délices sous les combles, sur une épaisse couche de vieux tomes et de parchemins, que j'avais tirés d'un vieux bahut, dans les poussières des galetas. Je grignotais, de ci, de là, dans mon nid de souris du vieux français, du latin, des classiques du XVIIe siècle, au hasard de la trouvaille. Déjà soucieux de fixer le sens exact des mots, j'aiguais d'instinct mon sens critique sur la page rugueuse et le texte en lambeaux, ponctué de fines crottes de rongeurs...

Mais le lendemain du jour de foire, si je remontais dans ma haute retraite, ce n'était pas pour y tracasser du latin : je venais y chercher une arme, une arme terrible. Mes yeux tombèrent d'abord, coiffant la pyramide de mes bouquins, sur la marotte aux grelots. Eh ! ce n'est pas ce que je voulais ! Je la saisis d'un geste de haine : toi, tu ne me feras plus *glin-glin* ! Comme une mouche qui nous bourdonne autour du front, tu m'as fait trop souvent lever le nez de mes livres ; tiens, petite folle, tiens !... Et je l'écrasai du talon. On entendit comme un *hi ! hi !*... petit soupir ? petit rire ? d'une âme falote qui s'évanouit... Eh ! bien, tant mieux ! Elle ne viendrait plus me lutiner. Elle ne viendrait plus me tirer par la manche. Et, même, quand je la verrais là, à mes genoux, les mains jointes, en larmes, suppliante...

Hein ? Comment ? On m'appelle ? Oui, j'avais entendu mon nom... Comme un boulet, je me lançai la tête la première ; les tas de bois du galetas chancelèrent de surprise sur leur base, et l'on me vit tomber à quatre pattes, sur le seuil, dans un nuage de poussière et une avalanche de rondins.

Personne n'était là : ma mère seulement.

— Mon Dieu, Seigneur ! fit-elle, en joignant les mains. Comment, c'est toi, malheureux ! Qu'est-ce que tu fais Et dans quel état !...

— Non, rien, rien... J'ai cru... J'ai cru que tu m'appelais.

Je repoussais sa brosse : il me plaisait d'être sale. Sombre, hérissé, haineux, je me renfonçai dans mon chenil, où je déterrai, d'un front d'Apache, la tirelire de dessous une épaisse couche de paperasses.

Ah ! ah ! je la tenais, l'arme homicide ! Je saurais m'en servir. En la contemplant, mes lèvres d'enfant dessinèrent un pli féroce.

— On dirait une poire !

Elle me coûtait cher, la poire ! Il y avait là-dedans, à n'en pas douter, des cents et des mille. Oh ! le nigaud, le benêt !... Que de bon chocolat et de bon sucre d'orge !... L'eau m'en venait à la bouche ! En soulevant la masse, je la trouvai ridiculement lourde.

Je me dis :

— On en assommerait un bœuf.

Et, après réflexion :

— Eh bien, tant mieux !

(A suivre). *Samuel Cornut.*

Timbres-poste pour collections  
**M. Suter**, 11, r. Haldimand **Lausanne**  
 Tél. 34.366  
 Achat — Vente — Echange  
 Envois à choix à collectionneurs.  
 Albums, Catalogues, Fournitures philatéliques.

**Les gourmets savent !...**  
 que l'apéritif de marque „DIABLERETS” se consomme pur, ou additionné d'eau gazeuse. — Il rafraîchit ainsi sans débilitier.  
 Pour la rédaction : J. Bron, édit.  
**Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.**